

**APRES LE SOMMET CLIMATIQUE DE PARIS
ET L'ENCYCLIQUE *LAUDATO SI* DU PAPE FRANÇOIS :
COMMENT PASSER DE LA CONSCIENCE A L'ACTION ?**

Intervention de Fabrice Boissier - *Intersession Inoï* du 9 janvier 2016

Je vous propose d'articuler mon propos autour de la notion de « crise écologique ». En allant un peu au-delà du lieu commun que représente cette notion dans les médias aujourd'hui, je vous propose de nous attarder sur ce terme de crise, et à partir de ses différentes composantes de sens, de les illustrer par quelques observations et analyses.

A chacune de ces étapes, je vous proposerai une attitude, un geste philosophique ou spirituel qui peut nous aider à nous mobiliser existentiellement dans l'enjeu de cette crise qui nous concerne tous.

1. la crise écologique : menace sur la planète

On le sait, il y a urgence, les médias s'en font de plus en plus largement l'écho. Et l'urgence climatique, très en lumière actuellement n'est pas la seule : la crise écologique est multiforme, et ses différentes dimensions sont étroitement reliées entre elles et s'influencent les unes les autres : le changement climatique s'accélère ; la crise du productivisme agricole qui a conduit par un appauvrissement dramatique des sols ; épuisement des ressources : minérales, énergétiques, eau potable du fait des pollutions ; la déforestation progresse ; les produits toxiques sont disséminés partout (pollution, déchets) ; la biodiversité s'effondre : la 6^{ème} extinction massive d'espèces de l'histoire de la planète menace. Quelques mots sur cette dernière crise qui est parfois mal comprise : il ne s'agit pas de la question de la réintroduction de l'ours ou du loup dans les montagnes françaises. Le danger réside dans la disparition en quantité d'espèces que l'on ne voit pas forcément, et qui constituent les milieux naturels dans lesquels nous vivons : bactéries, insectes, faune du sol....

Quelques éléments d'analyse sur la nature de ces crises multiples :

Ces crises sont une crise des « communs » - au sens économique du terme : ce terme désigne ce qui est accessible à tous gratuitement, et qui s'épuise, comme la qualité de l'eau de la rivière, la prairie, la forêt, l'air pur, les ressources halieutiques... Les communs ont été largement étudiés par la science économique. On sait que, en l'absence de régulation, le comportement économique rationnel conduit à la surexploitation de ces ressources.

Mon analyse est la doxa du capitalisme libéral, s'est bâti sur un non-dit sous-jacent : elle considère que cet effet de sous-optimalité est négligeable pour l'atteinte de l'optimum économique, et ceci car la valeur des biens communs consommés est négligeable par rapport à la richesse produite par l'économie. Au pire, on peut corriger les effets négatifs par un peu de taxation sur les acteurs économiques, ce qui permet à l'Etat de compenser le tort causé. Cette opinion a pu être valide par le passé, mais aujourd'hui, il est clair qu'on arrive aux limites de la validité de cette approximation : on s'aperçoit que nos biens communs

s'épuisent, et que la valeur que l'on détruit devient progressivement comparable à la richesse produite. Le sens de la crise écologique qui menace, c'est que la valeur de ce que l'on détruit (la planète entière !) va même devenir incommensurable par rapport à la richesse produite.

Géronimo, le chef apache explicitait cette analyse en des mots très simples : « Quand le dernier arbre aura été abattu - Quand la dernière rivière aura été empoisonnée - Quand le dernier poisson aura été pêché - Alors on saura que l'argent ne se mange pas. »

La conclusion de cette analyse rejoint ici la position du Pape François dans l'encyclique *Laudato Si*, qui mobilise un raisonnement beaucoup plus vaste et global : la crise écologique impose une remise en cause de notre modèle capitaliste libéral.

Pour clore cette première approche de la crise écologique, je vous propose de trouver dans notre premier geste philosophique un peu de courage pour affronter ce sombre horizon, en revenant à l'apport d'un des philosophes qui a largement inspiré le mouvement écologique, Hans Jonas. Dans son ouvrage de 1979, *Le principe responsabilité*, Hans Jonas constate déjà que notre capacité technique et scientifique fait courir un risque sur les conditions et la possibilité même d'une vie humaine sur terre, ce qui induit une responsabilité collective élargie dans l'espace et dans le temps pour l'homme. La morale classique, qui permet de gérer les conséquences directes de nos actes, ne suffit plus. Il nous faut maintenant agir suivant un principe de responsabilité élargie, qui peut s'énoncer ainsi « agis de façon que les effets et ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur la terre. » Nous avons donc une obligation à l'égard de ce qui n'existe même pas encore. Mais comment mettre en œuvre pratiquement une telle injonction ? Les chaînes de causalité sont si complexes qu'on ne peut pas calculer toutes les conséquences de nos actes collectifs. Hans Jonas propose donc une « heuristique de la peur » qui doit être le premier mot (et non le dernier - précise Hans Jonas) pour guider nos choix collectifs : il s'agit d'une attitude spirituelle de peur, qui nous fait imaginer le pire afin de l'éviter. Hans Jonas parle d'un renversement du principe cartésien du doute : « pour établir le vrai indubitable, nous devons d'après Descartes tenir tout ce qui d'une façon ou d'une autre peut être mis en doute comme étant équivalent au faux démontré. Ici au contraire nous devons traiter ce qui certes peut être mis en doute, tout en étant possible, à partir du moment où il s'agit d'un possible d'un certain type, comme une certitude en vue de la décision. »

Précisons que Hans Jonas écrit en dialogue avec la philosophie marxiste de l'utopie. La responsabilité et l'heuristique dont il parle sont collectives plus qu'individuelles. Mais aujourd'hui, où il est patent que ce sont l'ensemble de nos actes individuels qui concourent à la catastrophe annoncée, il me paraît nécessaire que nous nous efforcions de nous approprier cette heuristique de la peur, comme attitude spirituelle personnelle pour motiver notre action individuelle et collective.

2. la crise écologique, une opportunité pour une nouvelle société ?

Dans une crise, la catastrophe n'est jamais certaine, et il y a donc des possibilités de sortir par le haut. Aujourd'hui plus que jamais auparavant, des perspectives se dessinent, capables de dépasser les grandes menaces, mais cela passera par un changement de modèle de société.

Voici quelques bonnes nouvelles dans différents domaines à l'appui de cet optimisme :

Sur le front de la technologie :

L'énergie : nous vivons une des grandes révolutions énergétiques (après le passage de l'homme au cheval, du cheval au charbon, puis au pétrole, au nucléaire). Cette évolution a été accélérée par les politiques en faveur du climat, mais à l'échelle du siècle, il est certain que les renouvelables allaient de toute façon prendre le relai des énergies du XXème siècle pour différentes raisons : problème de ressources quantitatif, indépendance énergétique, avantage compétitif en termes de pollution et risques ; les coûts des énergies renouvelables sont orientés durablement à la baisse : on a longtemps glosé sur la question : quand seront-elles moins chères que les autres énergies ? La réponse est : ça y est ! Dans de nombreux pays, le photovoltaïque est devenu la façon la moins chère de produire de l'électricité.

La vraie question qui se pose maintenant est en fait de savoir si leur développement sera suffisamment rapide pour nous sauver de la catastrophe climatique. Et là aussi, à mon avis, les perspectives sont plutôt bonnes. Un exemple : l'Agence Internationale de l'Energie prévoit que d'ici 2025, les 2/3 des nouvelles installations de production d'énergie en Chine seront renouvelables. Mais la Chine se voit de plus en plus forcée de freiner fortement le charbon pour cause de pollution de l'air. Gageons que la prochaine prévision verra la part des renouvelables encore augmenter.

Notons au passage un bénéfice social de cette révolution énergétique. Les énergies renouvelables sont déployables à petite échelle, dans des pays peu développés, apportant dans des villages reculés les premiers bénéfices de l'électricité : de quoi recharger le téléphone mobile qui vous relie au monde, de la lumière pour faire la cuisine le soir et pour que les enfants étudient...

Au-delà de cette révolution énergétique, nous assistons à un bouillonnement créatif dans tous les domaines de ce qu'on appelle « l'économie verte » : écoconception, recyclage des déchets, mobilité (véhicules électriques, ou consommant un litre d'essence au 100km, fonctionnant à l'hydrogène, nouvelles mobilités)... bref des perspectives prometteuses

Si on ajoute à cela la convergence avec le numérique, les promesses sont encore plus nombreuses : régulation des systèmes électriques avec des sources intermittentes comme l'éolien et le solaire, voiture autonome...

Sur le front des modèles économiques et de pouvoir :

Du côté des entreprises cela bouge aussi, ce qui est plutôt une bonne nouvelle : les entreprises réclament une taxe carbone, de plus en plus s'engagent pour changer leur business model. Du côté de la finance, vingt-six institutions représentant un bilan cumulé de 11 000 mds\$ ont par exemple signé l'initiative « Principles to Mainstream Climate Action within Financial Institutions » portée par la Banque Mondiale, qui les engage à intégrer des considérations liées au changement climatique dans leurs activités d'investissement et de conseil.

Bref, le système économique capitaliste libéral, qui a quand même des qualités, réagit aux signaux. Comme il est très moutonnier, on assiste à un point de bascule : le résultat de l'accord de Paris, c'est que tout le monde commence à croire que les Etats vont vraiment mettre en œuvre des politiques en faveur du climat. Du coup les acteurs économiques se mettent à agir comme si ces politiques allaient bientôt être mises en œuvre, ce qui en retour facilitera le passage à l'acte des Etats. L'agence de notation Moody's a ainsi estimé que l'Accord de Paris pourrait avoir des implications matérielles de crédit pour certains secteurs.

Je prends le pari que le charbon va progressivement se démonétiser : les politiques des Etats vont chasser progressivement le charbon : en Europe, mais aussi en Chine, qui fait face à des problèmes de pollution dramatiques ; les investisseurs vont fuir de plus en plus les actifs dans le charbon ; la baisse des prix du pétrole et du gaz, rend le charbon moins compétitif... il y aura un point de non retour, qui pourrait bien nous rendre un grand service dans la lutte contre le changement climatique.

Au niveau des relations de pouvoir internationales, il me semble que la COP 21 était en quelque sorte la dernière COP « westphalienne », dans laquelle des Etats souverains négocient en ne suivant que leur intérêt. La nouveauté, c'est l'engagement de la société civile. Les COP c'était jusqu'à présent principalement les gouvernements. Aujourd'hui la société civile donne de la voix. Au côté des ONG déjà mobilisées depuis longtemps apparaissent deux acteurs majeurs, capables de provoquer le basculement : les collectivités et les entreprises. Des milliers de villes ont ainsi pris des engagements en faveur du climat, qu'ils annoncent mettre en œuvre, quelles que soient les décisions des Etats. Ces engagements sont concrets, et mobilisent mieux les citoyens, qui sont plus proches de leurs villes que de leurs gouvernements...

Sur le front du modèle de société :

Le concept d'économie circulaire qui vise à sortir d'un schéma linéaire (prélèvement de ressources, production, consommation, production de déchets) pour entrer dans un schéma où l'économie est économe en ressource, préfère l'usage à la possession, et réutilise tout ce qui auparavant était déchets. C'est l'aube d'une nouvelle économie : la chance de pouvoir échapper à l'épuisement des ressources, à la crise des déchets et aux risques géopolitiques de la guerre des minerais.

Quelques exemples emblématiques de cette nouvelle économie : l'économie de la fonctionnalité qui préfère l'usage à la possession : le covoiturage, avec le succès de blablacar, les vélos ou les voitures en libre-service, mais aussi le partage dans les zones industrielles de la chaleur, le recyclage massif des déchets...

Mais l'économie circulaire est encore à un stade de développement balbutiant dont on ne sait pas s'il tiendra ses promesses, et s'il n'aura pas aussi des conséquences sociales négatives (précarisation avec l'abandon du modèle du salariat), à côté des avantages positifs que l'on commence à expérimenter (économie du partage...).

Face à la tentation du catastrophisme, Edgar Morin, dans un petit livre récent *Comment vivre en temps de crise*, propose l'idée que nous arrivons à un point de rupture, qui peut préluder à une métamorphose de nos sociétés, et « le propre de la métamorphose, est d'être création, imprévisible ». Aussi je vous propose comme attitude pour clore ce deuxième temps une attitude de contemplation et de patience confiante devant ce nouveau qui advient, par exemple avec quelques extraits du poème *Palme* de Paul Valéry :

Ces jours qui te semblent vides
Et perdus pour l'univers
Ont des racines avides
Qui travaillent les déserts.
La substance chevelue
Par les ténèbres élue
Ne peut s'arrêter jamais,
Jusqu'aux entrailles du monde,
De poursuivre l'eau profonde
Que demandent les sommets.

Patience, patience,
Patience dans l'azur !
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr !
Viendra l'heureuse surprise :

Paul Valéry, *Charmes* (1922)

Une colombe, la brise,
L'ébranlement le plus doux,
Une femme qui s'appuie,
Feront tomber cette pluie
Où l'on se jette à genoux !

Qu'un peuple à présent s'écroule,
Palme !... irrésistiblement !
Dans la poudre qu'il se roule
Sur les fruits du firmament !
Tu n'as pas perdu ces heures
Si légère tu demeures
Après ces beaux abandons ;
Pareille à celui qui pense
Et dont l'âme se dépense
À s'accroître de ses dons !

3. La crise écologique, lieu d'une « crisis » personnelle

Il n'y a pas loin de passer de la contemplation des mondes possibles au discernement qui doit nous permettre de passer à l'action. On est bien là dans une dimension essentielle de la crise : la crise au sens grec, c'est le moment de la décision. Le quatrième acte de la tragédie racinienne. Cela nécessite discernement puis engagement.

La COP21 a pu laisser penser que la crise écologique est l'affaire des gouvernements politiques, mais je vous ai montré qu'elle marquait en fait l'émergence de la société civile pour prendre le relai de l'impuissance des Etats. En fait, au-delà des entreprises, des collectivités, la transition écologique nécessite un engagement de chacun de nous.

Tout d'abord en changeant nos comportements :

Il ne s'agit pas de donner des leçons, de faire de l'écologie radicale, mais de prendre conscience que dans beaucoup de nos situations quotidiennes, nous faisons des choix sur des petits actes, dans lesquels on peut faire entrer le souci de la planète dans notre décision. Il faut sortir de l'idée qu'on devient « écologiste » comme on rentre en religion. En fait, c'est à chacun de nos gestes qu'on peut faire quelque chose pour la planète. Je donne quelques exemples concrets :

- choix du mode de transport, par exemple pourquoi ne pas prendre le vélo ou marche pour aller chercher le pain – s'il fait beau bien sûr ;
- la composition de nos menus (l'alimentation, c'est 30% de notre contribution personnelle aux émissions de gaz à effets de serre) : on peut manger des fruits et légumes de saisons, produits localement, et comme le dit Nicolas Hulot : « Manger moins de viande, mais de meilleure qualité » ;
- Faire son compost, si on a un jardin ;
- Rouler à 120 sur l'autoroute quand vous n'êtes pas pressés, plutôt qu'à 130...

Mais on peut aller un peu plus loin : Pourquoi ne pas revoir certaines manière d'agir qui nous paraissent naturelles aujourd'hui, pour, par exemple :

- Intégrer la dimension environnementale et sociale dans son choix de vacances ;
- Changer de fournisseur d'énergie pour une coopérative dont l'électricité est à 100% renouvelable ;
- Participer à des investissements citoyens (le crowdfunding en France a doublé entre 2013 et 2014, et s'élève à 150 M€)...
- Choisir des produits avec peu d'emballages : recharges de produits ménagers, vrac pour l'alimentaire...
- faire évoluer la conception classique du confort/bien-être : baisser la température du logement de 2-3 degrés l'hiver...

En fait, il ne s'agit pas de culpabiliser : on peut avoir la flemme d'aller à pied chercher le pain comme on peut avoir de très bonnes raisons d'aller passer un week-end à New-York en avion. Il s'agit juste de faire rentrer le facteur écologique comme pouvant faire basculer nos décisions.

En nous engageant dans l'action collective :

Au-delà de nos gestes individuels, on peut aussi s'engager dans l'action collective. Nous avons tous des espaces d'action dans lesquels nous pouvons faire rentrer notre engagement écologique :

- en famille, se battre pour que vos enfants éteignent les lumières si vous êtes un parent, se battre pour que vos parents trient les déchets si vous êtes un enfant, parce qu'on vous a expliqué le tri des déchets à l'école...
- au niveau associatif, l'offre est pléthorique
- en politique : c'est au niveau local que tout se joue. Vous votez ? pourquoi ne pas regarder l'impact environnemental des programmes des candidats. Vous êtes candidat ? portez des projets facteurs de solidarité sociale et de protection de l'environnement ;
- En entreprise : ça peut paraître plus compliqué d'influer sur la stratégie de l'entreprise quand on est salarié, mais on peut déjà commencer par lutter contre le gaspillage dans l'entreprise qui ruine l'environnement et la compétitivité de l'entreprise en même temps. On peut aussi progressivement faire émerger une pression des salariés pour que l'entreprise intègre l'environnement dans ces choix. Je vous renvoie au récent livre de Cécile Renouard, *L'entreprise au défi du climat*, qui examine cette question de manière approfondie.

Les opportunités d'agir sont donc nombreuses, une fois la prise de conscience effectuée...

Pour conclure, nous avons mis en œuvre dans notre premier temps une heuristique de la peur, que Hans Jonas considérait être le premier mot pour guider nos choix. Je vous propose d'y ajouter maintenant un dernier mot, qui m'a été suggéré par Henri-Jérôme Gagey qui intervenait lors des dernières semaines sociales sur l'encyclique *Laudato si* : il y voyait un dépassement de l'heuristique de la peur de Hans Jonas par une heuristique de la joie. Cette heuristique de la joie, il me semble qu'effectivement elle transpire dans l'encyclique, et particulièrement dans le chapitre dans lequel le pape appelle à une conversion écologique. Cette conversion qui peut se traduire par les changements de comportements que j'évoquais doit s'alimenter au plus profond de nous par une adhésion spirituelle :

« 216 : Il ne s'agit pas de parler tant d'idées, mais surtout de motivations qui naissent de la spiritualité pour alimenter la passion de la préservation du monde. Il ne sera pas possible, en effet, de s'engager dans de grandes choses seulement avec des doctrines, sans une mystique qui nous anime, sans « les mobiles intérieurs qui poussent, motivent, encouragent et donnent sens à l'action personnelle et communautaire ». Nous devons reconnaître que, nous les chrétiens, nous n'avons pas

toujours recueilli et développé les richesses que Dieu a données à l'Église, où la spiritualité n'est déconnectée ni de notre propre corps, ni de la nature, ni des réalités de ce monde ; la spiritualité se vit plutôt avec celles-ci et en elles, en communion avec tout ce qui nous entoure.

220 : Cette conversion suppose diverses attitudes qui se conjuguent pour promouvoir une protection généreuse et pleine de tendresse. En premier lieu, elle implique gratitude et gratuité, c'est-à-dire une reconnaissance du monde comme don reçu de l'amour du Père, ce qui a pour conséquence des attitudes gratuites de renoncement et des attitudes généreuses même si personne ne les voit ou ne les reconnaît [...]. Cette conversion implique aussi la conscience amoureuse de ne pas être déconnecté des autres créatures, de former avec les autres êtres de l'univers une belle communion universelle. Pour le croyant, le monde ne se contemple pas de l'extérieur mais de l'intérieur, en reconnaissant les liens par lesquels le Père nous a unis à tous les êtres.

En outre, en faisant croître les capacités spécifiques que Dieu lui a données, la conversion écologique conduit le croyant à développer sa créativité et son enthousiasme, pour affronter les drames du monde en s'offrant à Dieu « comme un sacrifice vivant, saint et agréable » (*Rm 12, 1*) »

A mon sens, cette heuristique de la joie ne doit pas venir abolir l'heuristique de la peur, qui nous a permis de rentrer dans la prise de conscience de la crise écologique, elle doit plutôt l'accomplir, en nous permettant d'entrer résolument dans l'action en chrétien, c'est-à-dire en étant toujours dans la joie, et remplis d'espérance.